



Le Monde.fr

Récit

## Salman Rushdie, sous le soleil de Satan

LE MONDE | 04.09.06 | 08h27 • Mis à jour le 04.09.06 | 08h27

Photomontage de la couverture de l'édition française des "Versets sataniques" et d'un portrait de l'écrivain Salman Rushdie (à Paris en février 1996).

AFP/JOËL ROBINE ET MARCEL MOCHET

**“V**raie Londres, bhai ! Nous voilà ! Ces salauds n'auront pas idée de ce qui leur est tombé dessus. Météore, éclair ou vengeance divine. Dharrraaamm ! Wham, na ? Quelle entrée en scène, ouais. J'vous jure.” C'est par une chute que commence le roman de Salman Rushdie, *Les Versets sataniques*. Dans le blanc d'un ciel poudreux de janvier. Magistrale trouée dans les airs, après l'explosion d'un jumbo-jet Air India... Et voici, sans ailes ni parachutes, deux superstars du cinéma indien, Gibreel et Saladin, qui s'en tirent miraculeusement, au prix d'une burlesque métamorphose - l'un en archange, l'autre en Lucifer.

Opéra baroque, répertoire d'acrobaties stylistiques mêlant calembours littéraires, pastiches coraniques, jingles rock'n'roll et patois du sous-continent, *Les Versets sataniques* racontent les destinées des deux compères rescapés et leur rencontre fatidique avec un certain Mahound, homme d'affaires douteux reconverti en prophète de l'Islam dans la ville imaginaire de Jahilla. Mahound est non seulement soumis aux tentations sataniques que lui inspire Gibreel, il est également éconduit par les fourberies de *“Salman le Perse”*, scribe mégalomane, convaincu que Mahound n'est rien d'autre qu'un charlatan charismatique dont il transforme selon son caprice la dictée du Coran.

C'est - entre autres griefs - ce personnage de Mahound, jadis figure démoniaque du théâtre chrétien, qui déchainera, dès leur parution en 1988, l'affaire des *Versets sataniques*, et vaudra à leur auteur, Salman Rushdie, une chute de près de dix ans dans un enfer politique chorégraphié de main de maître par la République Islamique iranienne.

Les *“Versets sataniques”* ? Une histoire, sans doute apocryphe, de la tradition islamique, selon laquelle le prophète Mahomet aurait ajouté plusieurs versets au Coran afin d'autoriser que l'on rendit un culte à trois déesses préislamiques vénérées alors par le peuple de La Mecque. Selon la légende, Mahomet se pressa par la suite d'abroger ces versets *“sataniques”*, invoquant une tentation du diable qui aurait, dit-il, visé à séduire les habitants de La Mecque sous couvert de ces trois divinités féminines. Rushdie met ainsi cette histoire au compte de l'imposteur Mahound et, plantées dans un décor hallucinatoire, y adjoint de multiples anecdotes fantaisistes, dont une séquence de rêve où une poignée de prostituées jouent aux épouses du prophète afin d'agrémenter leur business.

### RETOUR SUR UNE DÉFERLANTE ISLAMISTE

Né à Bombay, en 1947, dans une famille musulmane originaire du Kashmir, Salman Rushdie - naturalisé britannique après de brillantes études en histoire religieuse à l'Université de Cambridge - est très vite condamné pour apostasie par de nombreux groupes fondamentalistes indiens et pakistanais. *“Quelque chose ne tournait plus rond dans la vie spirituelle de la planète”*, prophétisait déjà Gibreel dans le roman, *“trop de démons à l'intérieur d'hommes qui feignaient de croire en Dieu.”*

Les *Versets* sont d'abord interdits en Inde, au mois d'octobre 1988, puis au Pakistan, en Afrique du Sud et en Egypte. S'ensuivent de violentes manifestations au Pakistan où, sous les hurlements d'une foule en délire, plusieurs personnes trouvent la mort.

En janvier 1989, une série d'appels anonymes et quelques milliers de lettres - orchestrées par des groupuscules fondamentalistes américains - menacent d'exécutions et d'attentats à la bombe le personnel de la maison d'édition des *Versets sataniques* à New York, Penguin Viking. Le FBI est contraint d'ouvrir une enquête ; Viking annonce une première impression du livre à 50 000 exemplaires.

C'est alors que, le 14 février 1989, sur Radio Téhéran, l'Ayatollah Khomeini proclame une *fatwa* - une sentence religieuse - exigeant l'exécution immédiate de Salman Rushdie et de ses éditeurs pour *“blasphème”* contre le Coran, l'Islam et son prophète. Chef suprême de la révolution islamique et de l'appareil d'Etat iranien, l'Imam Khomeini est considéré comme le père spirituel de dizaines de millions de musulmans chiïtes. Sa parole a force de loi. Un jour de deuil est décrété en Iran pour protester contre le livre. Et la mise à mort de l'écrivain, fait-on savoir, sera récompensée par une somme de 2,5 millions de dollars.

Les mots de l'Imam sont aussitôt repris par le chef des musulmans britanniques, Saïd Abdul Quddas : *“Tout musulman veut sa peau. Il a torturé l'Islam et doit payer le prix. Il mérite d'être pendu.”* Le livre est interdit dans plus de vingt pays et des manifestations sanglantes continuent d'embraser le monde musulman. Alors que les *Versets* se propulsent sur toutes les listes de best-sellers du monde anglo-saxon, de nombreuses librairies sont mises à sac, des exemplaires du livre brûlés, y compris à Londres, en janvier 1989, lors d'une manifestation islamiste en plein centre-ville. *“Comme la civilisation est fragile, et comme un livre brûle facilement, gaiement !”* dira plus tard Rushdie. Les traducteurs japonais et italien des *Versets* sont poignardés en 1991 - seul le second surviva à ses blessures. La même année, l'éditeur norvégien surviva lui aussi à une tentative d'assassinat.

Et Rushdie de commenter à propos : *“Je suis infiniment triste que tout ceci soit arrivé. Mon récit n'est pas un blasphème contre l'Islam, et je doute très sincèrement que Khomeini l'ait lu.”* Pour Rushdie, le roman est en partie *“un livre comique, grandguignolesque”*, qui se préoccupe de *“problèmes fort sérieux de dislocation culturelle et spirituelle”*, de migration, de métamorphose, d'identités fracturées, d'amour, de fantômes, de Londres, et de Bombay. Un livre de fiction habité par un prophète fictif au nom fictif.

En vain. L'état iranien appelle désormais "toutes les cellules du Parti de Dieu du monde islamique à prendre la mesure de ce complot noir", et leur recommande de démontrer leur dégoût et leur colère "face à cette provocation américaine".

Puis, fin février 1989, coup de théâtre du Président de la République iranienne, Ali Khamenei, qui, cherchant à sauver le dégel avec l'occident au lendemain de la guerre contre l'Irak, offre à Rushdie "de se repentir de sa gaffe" auprès d'un milliard de musulmans offensés. Rushdie s'excuse alors de la "détresse causée à un si grand nombre de pratiquants sincères", mais le gouvernement iranien fait une fois encore volte-face et choisit d'ignorer les excuses de l'écrivain.

Outre-atlantique, Viking Penguin condamne la censure "par le terrorisme et l'intimidation", et prend à partie les grandes chaînes de libraires qui ont retiré le livre de leurs étagères et ainsi attenté à la liberté d'expression. L'Europe, elle aussi, cède à la peur, et la France, la RFA et la Grèce annoncent qu'elles ne publieront pas les *Versets*. Après avoir tardé à réagir, le secrétaire général des Nations unies ainsi qu'un nombre croissant d'écrivains - dont Norman Mailer, E. L. Doctorow, Ralph Ellison - prennent position en faveur de Rushdie, et George Bush (père) évoque précautionneusement la fatwa comme "une atteinte profonde aux normes du comportement civilisé". Le chanteur Cat Stevens, converti à l'Islam, déclare quant à lui qu'il préférerait l'exécution de l'écrivain au spectacle de ses effigies brûlées. Et un film pakistanais dépeint Rushdie en play-boy alcoolique pro-Israélien, terrassé en guise de conclusion par un violent coup de tonnerre.

La mort de l'Ayatollah Khomeini, en juin 1989, loin de transformer le rapport de forces, provoque la réaffirmation instantanée de l'édit de mort. Dans une interview exclusive accordée au *New York Times* depuis l'une de ses maisons clandestines qu'il appelle son "enfer" ou son "trou", Rushdie parle alors de son intolérable solitude, de sa quasi-certitude de mourir, chaque jour. Quitté par sa femme Marianne Wiggins, passant des heures entières au téléphone ou devant la télévision, et privé de la liberté de marcher dans un parc ou de se promener au bras d'un ami, Rushdie apparaît usé et à bout de forces. "Dans ce village global que nous habitons, explique-t-il, il n'y a plus d'exil possible. Si vous étiez Voltaire, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il suffisait de vivre près d'une frontière internationale pour pouvoir la sauter d'un bond si l'un de vos livres n'était pas bien reçu. Nous ne vivons plus à l'âge de Voltaire."

En 1993, une centaine d'intellectuels musulmans prennent enfin la défense du droit à la libre expression de Salman Rushdie. Celui-ci continue de vivre sous haute protection du gouvernement britannique, mais s'aventure d'ores et déjà à quelques sorties sporadiques, pour accepter un prix littéraire, plaider sa cause, ou tout simplement, dîner en ville. "Le champ de bataille est notre imagination, écrira-t-il dans un essai. Si les écrivains délaissent leur métier de confection du monde aux seuls hommes politiques, ce sera l'une des abdications les plus abjectes."

Mais voici que, le 24 septembre 1998, en écho au nouveau président réformiste Mohammad Khatami, le ministre iranien des affaires étrangères déclare la fatwa caduque. En dépit d'une pétition immédiate d'ultraconservateurs exigeant sa tête, un Salman Rushdie sidéré et rêveur annonce à la presse - non sans le feu vert du gouvernement britannique - que l'affaire est close.

Pourtant en 2005, la fatwa est réitérée par l'Ayatollah Ali Khamenei, désormais chef spirituel suprême, dans une adresse aux pèlerins de La Mecque. Le 14 février 2006, la fondation des Martyrs - un organe gouvernemental iranien - proclame à son tour que "la fatwa est perpétuelle et le livre l'incarnation des complots sataniques de l'Arrogance Mondiale et des colonisateurs sionistes qui transparaissent sous les manches de cet apostat". La récompense est élevée à 2,8 millions de dollars.

*Les Versets sataniques* sont aujourd'hui traduits dans plus de quinze langues, et ils se sont vendus à plusieurs millions d'exemplaires. Depuis 1998, Salman Rushdie est apparu dans deux films, *Rutles 2* et *Bridget Jones's Diary*, dans lequel il joue son propre personnage indiquant, dans une fête mondaine, l'emplacement des toilettes à Hugh Grant. Il ignore visiblement les dernières menaces iraniennes et mène une existence publique et politiquement engagée à New York, en compagnie de sa quatrième épouse, la mannequin et actrice Padma Lakshmi.

Et l'Iran dans tout cela ? "Je connais l'Iran, figurez-vous, dit Rushdie. En 1968, j'ai fait un long voyage, en Mini Métro, de Londres à Bombay. Et je me suis arrêté en Iran pendant un mois. J'ai visité Ispahan, Tabriz, Persépolis. Et j'ai le souvenir, plus de trente ans après, que cette étape iranienne a été le plus beau moment de mon voyage, celui qui a laissé en moi les souvenirs de jeunesse les plus vifs et les plus troublants..."

Lila Azam Zanganeh